

**Vivre ensemble...**  
**Et si c'était si difficile parce que c'était le miroir d'un difficile et meurtrier**  
**vivre avec soi-même ?**

Je ne prétends pas vous livrer ainsi le secret ultime de la violence qui habite nos sociétés. Mais juste un éclairage qui me semble de nature à rendre le débat public plus nuancé, moins optimiste mais plus humain. En cela qu'il prend acte d'une limite au lieu de prétendre la dominer. Un champ de tensions, de tentatives, de compromis devient alors possible, qui ne prétend pas à être absolu, mais participe d'une humanité meurtrie, blessée à mort, mais tellement aimée qu'elle en est justifiée.

Je propose un plan en trois parties : un travail biblique, un travail anthropologique, et l'élaboration d'une réflexion éthique. Dans chaque partie, il a place pour des questions, et des débats.

- 1) Le travail biblique :
  1. Gn4
  2. Ro7
  3. Apo 13
- 2) Le travail anthropologique
- 3) Une posture éthique
  1. la doctrine des deux règnes
  2. éloge de l' avant-dernier.

I Genèse 4

11- Travail en groupes (30 minutes) autour de la traduction

- lire le texte dans les deux traductions.
- quelle contradiction apparaît au sein du verset 1 ? (quelle que soit la traduction)
- quel rôle joué par le Seigneur ( à quelle représentation de Dieu renvoie-il?) au verset 1b?
- Quel est le rôle joué par le Seigneur (quel type d'instance?) aux versets 4 & 5 ?
- Quel est le rôle joué par le Seigneur aux versets 6 et 7 ?  
que dit Caïn à Abel ?
- Quel rôle joué par le Seigneur au verset 9 ?
- Puis au verset 10 ?
- Et au verset 15 ?

12- une proposition d'exégèse.

Je ne prétends surtout pas que l' interprétation que je vais vous proposer constitue « l'interprétation" cachée et enfin découverte, dernière et exhaustive de ce texte. Au contraire, je ne vous la propose que comme une lecture possible, risquée mais permise. Et si possible parlante pour notre question.

Je vous propose d'entendre le combat entre Caïn et Abel, comme une lutte intérieure au sein d'un même personnage Caïn-Abel, en proie à la question de l' horizon de la vie (le "terme des jours", verset 3), c'est à dire aux prises avec les instances ultimes qu'incarne le nom imprononçable:

Seigneur de moi.

C'est une invitation à ne pas prendre le texte au pied de la lettre... En étant cependant toujours... au pied de la lettre, c'est à dire très respectueux.

Je postule donc qu'on peut comprendre ce récit fondateur, mythique au sens où il dit une vérité de

toujours sous la forme d'une narration qui relate une scène qui n'a jamais eu lieu parce qu'elle a toujours lieu, en chacun de nous, à tout instant.

Tout oppose Caïn et Abel.

On explicite la conception du premier. Adam pénètre Eve.

On ne dit rien du second.

On explicite le nom du premier: Caïn sur le verbe qaniti, j'ai acquis. Le voilà donc tout entier contenu dans l' idée que la mère se fait d'elle même, et de l' utilisation-usurpation qu'elle fait du nom Seigneur de moi.

Le second a un nom qui n'est pas justifié. Inconsistance, buée, vapeur, fumée, impossible à contenir.

Implicitement, c'est pourtant le nom de la fumée qui monte vers Dieu, au temple.

Mais ça demeure implicite.

Le premier Caïn est cultivateur, attaché à la terre.

Abel est éleveur, nomade, en permanente partance, au gré des pâtures.

Le premier est sous le regard du dieu naturel, qui a évincé le père. Le dieu dont Eve dit qu'elle a acquis... un homme. Mais en fait, elle dit plus, elle dit qu'elle a acquis ce dieu qu'elle a substitué au père. Elle dit mot à mot j'ai acquis un homme le Seigneur (et non avec, qu'on ne met là que pour construire une phrase compréhensible et qui satisfasse à l' idée que l' on a de Dieu).

Eve met en place pour Caïn un dieu de possession.

Le second n'est sous aucun dieu... sauf que comme son frère, il va lui apporter une offrande.

Et ce dieu "inconditionné", "inconditionnel" va porter un regard favorable sur cette offrande, à l' inverse de ce qui se passe pour Caïn.

Je suis en train de vous suggérer que Caïn et Abel ne sont pas sous le même dieu.

Caïn possédé par le dieu-nature maternel, Abel libre de toute figure de dieu...

Je suis en train de vous suggérer qu'en chacune de nos vies psychiques sommeillent des dieux divers, correspondant à des parts de nous-mêmes.

Seigneur-nature, père géniteur fantasmé, captif d'une divinisation de la nature, qui évacue la parole paternelle. Adam, le grand absent du texte !

Dieu-arbitraire, Dieu de tous les destins aux desseins obscurs'

Dieu arbitraire, moralisateur. Dieu du fantasme du libre arbitre. Comme s'il était possible de s'ériger soi-même en Abel, de se soustraire au Caïn qui nous habite.

D'ailleurs Caïn essaie : il dit à Abel... mais il ne dit rien. Pas un seul mot à pouvoir passer dans son gosier. Les traducteurs en général évitent de traduire ce silence, cette voie qui se révèle impasse.

Sans voix.

Puis vient le dieu qui demande des comptes, le dieu qui juge. Et condamne... à être ce que je suis : nomade, vagabond selon les caprices de la nature. On est en plein dans le processus de la culpabilisation du malheur qui me frappe.

C'est alors qu'apparaît la première parole dans la bouche de Caïn. Il parle à Dieu.

Il lui dit des mots. Il en appelle à dieu. Du coup, un autre Dieu apparaît. Celui qui répond celui qui entend. Celui qui protège, celui qui est prêt à te défendre et protéger même si tu es criminel...

Je retiens de cette proposition de lecture l' idée que l'être humain est divisé en lui-même. Hanté par ses horizons ultimes, comme autant d'instances transcendantes qui l' habitent et le refendent.

Bien évidemment, je pars d'un regard psychanalytique, d'une hypothèse partielle. Mais qui me semble intéressante pour mon propos. Pas si facile de vivre avec soi-même tiraillé entre continuité naturelle, quasi animal, fantasme de toute puissance, culpabilité toujours déjà-là culture du statut de victime, et puis, parfois, à bout de souffle l' effraction, l' inattendu, une parole autre. Bien sûr, l' auteur de Genèse n'avait pas lu Freud. Mais Freud, lui, a lu la Bible !

Son observation de l'humain est informée par la Bible !

Ce chapitre 4 vient juste après le 3 ! Derrière cette lapalissade, il y a pourtant une vraie vérité. Le serpent a eu raison, nos yeux s'ouvrent. Eve croit devenir comme un dieu. Et de ce fantasme de toute-puissance toute à l'image de la nature- résulte culpabilité et violence.

Quand on a dit "Seigneur..." on n'a rien dit du tout. Reste à savoir quel rôle il joue pour nous. Quelle place il vient occuper dans nos vies psychiques.

Derrière le mot Dieu se profilent des part de nous mêmes qui s'opposent ente elles, jusqu'à s'entre-tuer. Qui gauchissent, tordent déforment ce que nous sommes, ce que nous voulons, désirons, ce que nous faisons et croyons. Au sein même du mot Seigneur joue une part de diabolique, une part tueuse. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles les juifs refusent de le prononcer. Ainsi, le mot Seigneur, ou Dieu nous divise à la mesure dont le divisons nous-mêmes.

Mais, et j'y reviendrai car c'est là que réside l'Evangile, au milieu de ces représentations fantasmagiques de Dieu, surgit une altérité véritable, une parole inattendue, imprévisible qui vient rompre les représentations religieuses, et qui sauve.

## 2) Romains 7

*Ce que je fais, je ne le comprends pas...Ce que je veux, je ne le pratique pas, mais ce que ie fais ,c'est ce que je déteste. Soit ce que je fais, c'est ce que je ne veux pas, je suis d'accord avec la loi pour dire qu'elle est bonne. Maintenant, ce n'est plus moi qui produis cela, c'est le péché qui habite en moi. Je le sais, rien de bon n'habite en moi, c'est à dire dans ma chair. Car il est à ma portée de vouloir; mais non de produire le bien. Je ne fais pas le bien que je veux, mais je fais le mal que je ne veux pas. Si je fais ce que, moi, je ne veux pas, ce n'est plus moi qui le produis, c'est le péché qui habite en moi. Je trouve donc cette loi, pour moi qui veux faire le bien : ce qui est à ma portée, c'est le mal...*

Avant d'interpréter ce texte, je voudrais attirer votre attention sur quelques points de vocabulaire. On a souvent considéré que la loi dont parle Paul, c'est la Torah. C'est sans doute vrai... Mais pas seulement. Pour preuve, il utilise ici le mot loi pour parler d'une règle commune à tous les humains :seul le mal est à leur portée... Comme on pourrait parler de lois physiques ou mathématiques.

Autrement dit, Paul parle en termes de **structure**. Notre vie psychique est structurée autour d'une impossibilité à être maître de ce qu'on fait.

N'oubliez pas le chemin de Paul : lui qui cherchait de toutes ses forces à se conformer à la Torah, il a été abusé. Non par la loi -dont il affirme qu'elle est bonne. Mais en croyant se conformer à la loi, il a persécuté Dieu : quelque chose a dévié la trajectoire.

Vous savez que pécher, en grec comme en hébreu, ça signifie : viser et manquer la cible.

**Le péché, ce n'est pas la mauvaise action, c'est la déviation du vouloir, c'est le gauchissement du désir.** Et c'est une question de structure.

Quelque chose en moi m'échappe. Le respect de la loi ne permet pas de s'assurer du bien de l'agir. Paul en est la preuve vivante.

Il est captif d'une structure psychique, intérieure qui lui dénie tout libre arbitre, et qui est synonyme de souffrance. "*Qui me délivrera de ce corps de mort ?*" 11 ne faut pas comprendre cette phrase comme une opposition entre corps et âme qui est tout à fait étrangère à Paul et au judaïsme. La chair, pour Paul ce n'est ni le corps physiologique, ni la sexualité, mais c'est la structure psychique naturelle de l'humain, hors grâce. Je crois au contraire qu'on peut entendre cette phrase comme l'aveu d'une souffrance terrible: je ne peux vivre par moi-même. Quand je crois faire le bien, quelque chose en moi m'abuse, dévie ma visée. Je suis divisé. Je ? Quel je ?

Il n'y a de sujet qu'en détresse d'identité. Il n'y a de sujet que prisonnier, il n'y a de sujet qu'écartelé entre son désir et une capture de ce désir. "Qui me délivrera ?"

3 . Apocalypse 13 : On a généralement une interprétation politique de ce texte. Je l'ai fait moi-même, (notamment sur France Culture il y a quelques années). Aujourd'hui, je vous propose de l'envisager sous l'angle du sujet humain, à l'échelle de l'individu... Qui n'est justement pas un individu, puisque divisé. Divisé entre deux adorations adorer la bête ou adorer l'agneau immolé. Qui lui donnera la vie ? La bête immortelle, celle qui a le pouvoir de guérir des mortelles blessures.

Ou bien l'agneau mis à mort. Fuite mégalomane de l'humaine condition, dilution du sujet dans un au-delà tout puissant. Ou abandon à une promesse, à une absence.

Il faut remarquer que dans tout le livre de l'Apocalypse, le Christ ressuscité et vivant est présenté comme l'agneau immolé. Le ressuscité est marqué de la mort. La résurrection n'annule pas la mort, elle lui donne un autre sens.

Dans l'économie psychique, qu'est-ce qui rend le sujet vivant ? Telle est la question que peut illustrer ce texte livre de l'Apocalypse. La volonté de toute puissance, la volonté d'être comme des dieux, comme dirait le serpent de Gn3, la volonté d'avoir, de posséder, de maîtriser sa vie peut-elle rendre vivante, en abolissant toute division de soi, toute faille ? La mort abolie, c'est le reflet d'une image de narcissisme qui refuse toute altération, toute altérité. La volonté qui veut contenir la vie et l'histoire dans une intégrité inaltérable nous tue, nous retranche en nous-mêmes.

Au contraire, la mort -pour révoltante et douloureuse qu'elle soit- quand elle vient rompre la sphéricité narcissique débouche sur la vie, sur l'autre.

La mort nous place devant cette nécessité de considérer l'autre -et soi- comme ne se réduisant pas à une continuité. A considérer le sujet humain comme au bénéfice d'un lien avec autre. Un lien symbolique, où soi et l'autre ne sont pas seulement miroir l'un de l'autre, mais irréductibles, insaisissables. Vivants d'être liés de confiance. Ainsi ce qui rend vivant le saint, c'est à dire le sujet croyant, ce n'est pas la présence réelle, mais l'absence réelle surmontée par la confiance, la foi, la promesse...

Or le livre de l'apocalypse nous présente cette division comme un combat, comme un combat risqué. On n'a jamais la foi. Il arrive qu'elle nous traverse. Les vivants de l'Apocalypse ne le sont que face à la mort du Christ. Autrement dit, ils ne sont vivants -je prends ici le mot dans sa dimension psychique- que grâce à la subversion qu'une promesse opère. Contrairement à la bête qui ne meurt pas, qui ne promet rien qu'une coïncidence mortifère entre soi et l'image de soi. Puisqu'elle est censée toujours réparer cette image. Pas d'altération... pas d'altérité.

Pour la bête qui tue et blasphème, le sujet est censé toujours se régénérer, trouver en lui l'immortalité. Vu de la bête, le sujet humain ne doit avoir qu'une préoccupation : donner l'illusion de son indivisibilité.

Au passage, vous voyez combien certaines doctrines de la continuité dans l'au-delà mais aussi certaines visions soi-disant "psy" en vogue, combien certaines affirmations religieuses sont tout à fait antiévangéliques...

#### 4) questions et débat

après midi

##### 1) Freud et la découverte de la pulsion de mort.

En 1929, F. écrit « Malaise dans la civilisation » Neuf ans avant, il avait déjà écrit « au-delà du principe de plaisir »

Dans un premier temps, il avait pensé que notre économie psychique était guidée par un principe de plaisir assez optimiste. Et un jour, il observe un jeu de son petit-fils, âgé d'un an et demi qui joue à faire tomber une bobine attachée à une ficelle puis à la ramener vers lui. En même temps, il prononce «<Fort - Da>> ( «pas là\* là» ) et continue ainsi à répétition. Freud regarde, et finit par comprendre que cet enfant qui commence juste à parler reproduit dans son jeu répétitif la souffrance que produit chez lui le départ de sa mère. Il joue à se faire mal, à répéter ce qui lui fait mal. Dit d'une façon bien plus inquiétante, il prend plaisir à reproduire ce qui lui fait mal. Départ de la mère- présence de la mère. Début de la tétée-fin de la tétée" Plaisir-déplaisir qui ainsi semblent opposés, mais qui jouent dans une même alternance répétitive" Au cœur du plaisir se cache et affleure le déplaisir. Au cœur d'éros, thanatos avance.

Ainsi l'éros ne joue pas de façon transparente, positive, univoque. Il a partie mêlée avec ce qui fait mal... Vous savez, cette douleur jouissive et insupportable de la langue sur la dent qui fait mal... Ces conduites de répétition qui sont plus fortes que nous.

La psychanalyse, c'est ce qui essaie de comprendre comment ça marche, quand c'est plus fort que nous.

En 1929, sans doute poussé par l'antisémitisme dont il est l'objet dans la bourgeoisie viennoise, et cette montée de violence qu'il voit monter autour de lui, malgré les souvenirs terribles de la première guerre mondiale, Freud dépasse l'aspect "individuel" de cette découverte: il y a un malaise dans la culture.

Freud commence par y décrire la structure du religieux. La religion, le sentiment religieux, le besoin religieux, constituent une fixation infantile. La religion est un déguisement de la souffrance sous les formes d'un bien, d'un malheur sous les couleurs d'un bonheur" Et il faut bien avouer qu'il a raison, quand par exemple, toute la piété catholique du 19<sup>ème</sup> et d'une large part du 20<sup>ème</sup> a en pour maxime : "souffrir et offrir". Un jour que j'avais dénoncé cette perversion sur les ondes de RCF, j'ai eu droit à plusieurs lettres anonymes de menaces haineuses. J'avais touché un point sensible en démasquant ce côté pervers du religieux. Culture et religion sont mêlées. Là encore, juste observation du psychiatre viennois, c'est encore plus flagrant aujourd'hui. Où on ne croit plus en Dieu, mais où on ne cesse de s'inventer des dieux, jusqu'à une déesse République. La culture cherche à colmater les brèches qui minent nos murs, sous le poids trop lourd de la vie en société et avec soi. Au fond le « moi » réagit envers l'entourage comme il réagit envers lui-même : il va aller chercher du plaisir même là où ça fait mal. De sorte qu'au sein de la culture émerge -souvent sous couvert des meilleures intentions- un discours destructeur, des pratiques de persécution où l'homme se révèle un loup pour l'homme. Parce que l'activité principale de la culture consiste à provoquer ou au moins à favoriser le déplacement de pulsions c'est à dire « à mettre sur d'autres voies » les conditions de leur satisfaction, elle porte en elle-même comme masquée la violence de ces pulsions qu'elle est censée limiter. La culture destinée à endiguer le penchant à l'agression porte en elle-même la violence de ce penchant. Freud envisage alors la façon dont on peut mettre en place une culture protectrice : comment sinon éradiquer du moins endiguer l'agressivité humaine qui est son ennemie principale et qui est d'autant plus puissante qu'elle est aussi une source de plaisir? La culture est la « conséquence de l'éternelle lutte entre l'amour et le désir de mort >>. Pour prendre part à la lutte, elle engendre, développe et cultive la culpabilité. Mais si l'individu et la culture sont tous deux travaillés par la lutte entre Eros et la pulsion de mort, ce n'est pas la pulsion de mort qui dresse l'individu contre la culture.

Débat conclusif